

Atelier d'écriture les Moulins du 20 septembre 2024

De vagues à l'âme

I – Que vous inspire la mer ?

VAGUES À L'ÂME

Attaquant la muraille, pilonnant les bas-fonds,
Erodant vaille que vaille, charriant le sable blond,
C'est la vague assassine qui grignote et abat
C'est la vague marine, la nature qui fait loi.

En haut de ces falaises la maison a tremblé.
Ne pas y prendre ses aises car bientôt vont tomber
Les souvenirs d'une vie, le labeur, la famille,
Tout cela menacé, ici, loin de la ville.

Et c'est tout un quartier qui attend, qui vacille.
Partir ou bien rester, que la vie est fragile !
Pour tout recommencer, loin de toi, mer hostile,
Et ne garder de toi que l'image du péril.

Corinne D.

La mer qu'on voit danser le long des golfes clairs... mais pour voir la mer danser ?
Quelle drôle d'idée ! Cela m'évoque une douce valse qui me bercerait doucement et langoureusement. Noooooon ! Moi je veux du rythme ! Que les vagues frappent dans une danse effrénée et m'emportent dans des bras vigoureux pour un rock endiablé !
Car, que se passe-t-il dans ses profondeurs noires ? Que se passe-t-il quand Poséidon lance son char pour déchaîner ses flots et aviver les tumultes de la mer ? Mais, tout sur notre planète, mers et océans subissent tant d'influences ; les courants souterrains, les vents en furie qui font gonfler des vagues pleines d'écume. Tous ces côtés destructeurs ne font pas toujours rêver.
Oh combien de marins... combien de capitaines ont payé le prix fort de son côté cauchemardesque. Mais c'est comme cela que je l'aime, avec tous ses défauts.

Murielle B.

...

À la manière de Robert Desnos,...

La mer, cet espace magnétique

Un terme du réalisme lyrique,

Un sujet de prédilection hypnotique,

Pas même magnifique ni hystérique.

Ce n'est pas que de l'eau saline :

Une mine à rêves pour des félines,

Une tombe pour des raisons malines,

Une coupe dans le quotidien d'Yveline.

Non, la mer c'est une méditation en action,

C'est un écrin qui isole des frictions,

Non pas même une grande famille de ions,

La mer, cet espace magnétique et mirifique.

Muriel S.

Création

L'Esprit vague dans l'océan cosmique. Il est le Tout. Il ensemence la part féminine de Lui-même ; de cet Acte, naît un univers : étoiles, corps astraux, planètes en magma qui tournent autour d'un grand Être majestueux, le Soleil, qui saura éclairer Sa Création. La Terre est si belle, si pure, si bleue ; elle sera un écrin, un berceau idéal pour peaufiner Son Œuvre.

De sa chaleur intense s'élève la vapeur, condensation de milliards de gouttelettes ; puis des trombes et des trombes d'eau dévalent sur sa surface, longtemps, longtemps, assez de temps pour combler tous les creux, gouffres, failles, jusqu'à la recouvrir entièrement : la mer est apparue et se prépare à couvrir, nourrir ses futures créatures...

La mer m'inspire le riche et doux liquide nourricier qui accueille l'enfance, lui apporte les éléments vitaux nécessaires à son développement. La mer, en mon for intérieur, a toujours appelé la Mère et son Amour pour le Père. Je m'y baigne avec bonheur et délectation comme si je retrouvais la quiétude et le moment béni du ventre maternel. La mer me parle d'Éternité, de Création, de Beauté, d'Amour et Vérité. Elle recèle le Grand Mystère dont est issue la Vie.

Pascale C.

...

La mer...

Vue du rivage, un espace infini, mouvant, aux couleurs sans cesse changeantes, le lieu de nos espoirs, de nos désirs d'aventure, de nos envies d'oublier le poids des jours.

Elle est aussi génératrice de plusieurs anagrammes.

Elle est notre génitrice, la mère ; elle est aussi le ferment du développement bactérien dans le vinaigre, la mère ; elle est un goût, l'amer ; elle évoque le voyage de nos pensées, lorsque l'âme erre ; elle confronte ses vagues puissantes avec le ciel, lame-air.

Royaume de Neptune, ou Poséidon, qui jouait de ses colères, chérie par l'homme libre, à la fois désirée, crainte et respectée par les marins, redoutée et maudite par leurs veuves, elle laisse rarement indifférent.

Et nous, êtres irrespectueux, orgueilleux et destructeurs, qui la chargeons de plus en plus de nos déchets, nous la verrons un jour nous engloutir, à mesure de ce que nous détruirons les équilibres climatiques, ferons se réchauffer l'atmosphère et fondre les glaciers.

Oh mer, puisses-tu réserver ton indulgence à ceux qui l'auront méritée !

Gilles D.

II – Départ en mer. Choix de l'embarcation. Motivations et émotions liées au départ.

DÉPART EN MER

40 barres gravées sur ce morceau de bois. 40 barres qui doivent correspondre à peu près au nombre de jours coincé ici, loin de tout. Mon visage me pique, les moustiques attaquent dès que la nuit tombe. Mon stock de ces fruits amers qui m'ont permis de calmer la faim qui serrait mes entrailles, mais pas mes intestins qu'ils irritent, arrive à sa fin. Et toujours pas de sauveteurs en vue, malgré les messages inscrits sur le sable pour un éventuel avion, et le drap de mon manteau transformé en drapeau pour alerter tout navire qui passerait sur cette mer hostile.

Vais-je finir ici ? Non ! Je me battrai jusqu'au bout. Les troncs des cocotiers que j'ai amenés sur la plage sont alignés côte à côte. Les lianes récupérées dans la forêt épaisse serviront à les assembler en un radeau certes fragile, mais ma seule chance de partir d'ici. Cela fait 6 jours que j'y travaille. Usant mes dernières forces, je serre au mieux les nœuds qui assureront mon fragile esquif. Je plante le mat, mon manteau cette fois-ci transformé en voile.

J'observe la mer. Du plus loin que mes yeux puissent voir, rien à l'horizon. Je ne devrai compter que sur moi-même. J'ai attendu le matin pour risquer ce dernier pari fou. Une fois la barrière de corail franchie, adviene que pourra ! Un dernier regard sur cette île qui fut mon refuge et je m'assieds pour tester la solidité de mon embarcation. Je lance à pleine voix : « Allez ! il faut y aller matelot ! ». La palme qui me sert de rame plie sous les assauts des vagues. Pour me donner du courage, je chante à tue-tête : « c'est un fameux 3 mats... ». J'observe mon île qui s'éloigne peu à peu, regrettant presque la sécurité toute relative qu'elle m'apportait. Qui sait ? Peut-être un jour y reviendrai-je ?

La barrière de corail est cette fois loin derrière. Seul sur ma fragile pirogue, nulle terre à l'horizon. Quel sera mon avenir ? Un dauphin m'accompagne, surpris par ma présence insolite en ce lieu si loin de tout.

Je perds connaissance et laisse ma vie au destin ...

Corinne D.

Heureuse qui comme Ulysse doit faire un beau voyage. J'ai décidé que ce sera un voilier avec ses belles voiles blanches pouvant survoler mers et océans tel un immense oiseau, sans jamais faiblir. Mais voilà ; je ne sais aucunement mater et diriger un engin pareil sans encombre. Je me rends à l'évidence, ce n'est pas véritablement un oiseau, qui lui sait être parfaitement autonome et repère sans coup férir les vents qui l'emporteront au loin sans fatigue inutile. Qu'à cela ne tienne, j'ai la solution. Il suffit d'engager un skipper, plutôt jeune, athlétique et compétent. Il faudra qu'il ait beaucoup de qualités car nous serons tous les deux seuls à bord et cela demande une entente quasi parfaite. Ainsi, il pourra me faire voltiger, sans encombre, à droite et à gauche au gré des courants et des vents. Bien que doutant, toujours, de mes possibilités et de mes capacités, je suis bien déterminée à profiter pleinement de cette grande aventure. Envolés, c'est le cas de le dire ! Adieu routine, grisaille et soucis ! Il n'y a plus qu'à savourer, à pleine bouche mais avec la participation des yeux et des oreilles, toutes les beautés qui vont s'offrir à moi. En glissant sur les Alizées, j'espère ne pas prendre un poisson-volant comme ça arrive, parfois, à certains.

Maintenant, je suis consciente que tout ne sera pas idyllique et donc des moments difficiles risquent d'apparaître. Je sais que « ce n'est pas l'Homme qui prend la mer...mais la mer qui prend l'Homme » Alors mers et océans ne vous impatientez pasJ'arrive !

Murielle B.

Le départ vers d'autres cieux

*L'âme voyageuse l'a devancée :
Elle est partie toute seule sans l'attendre.
Elle voulait tout de suite lui rendre
Ce qu'il lui avait emprunté : la naïveté.*

*Elle a aussitôt enjambé le ponton
Pour sauter dans la pirogue
Et ramer de vague en vogue,
Les larmes coulant jusqu'au menton.*

*Bien male était sa peine
Quand elle s'aperçut
Que ses mains velues
Traduisaient sa haine,*

*D'elle,
Démunie de ses ailes
Brûlées par la peine
Du dégoût de N.*

*L'âme voyageuse l'a regardée :
Elle est revenue toute seule sans attendre.
Elle voulait tout de suite lui rendre
Ce qu'elle lui avait promis : la Beauté.*

Muriel S.

Le départ

J'avais rencontré Jean-Yves dans un bar côtier où il noyait sa solitude. Il m'avait très vite embarquée dans son sillage avec sa beauté sombre de marin désespéré et ses discours d'intellectuel tourmenté. Il possédait un élégant bateau à voile nommé *La Courtisane* et m'avait invitée à y partager une traversée de trois jours en Océan Atlantique. La visite du voilier m'avait révélé un intérieur des plus accueillants : la cuisine petite mais fonctionnelle, la salle à manger, cosy, comportant des meubles marquetés, une grande table en bois massif, une horloge semblant dater de l'époque des corsaires, des estampes japonaises de subtile facture, puis deux chambres agrémentés, chacune, d'un coin douche et de toilettes. Le jour J, je grimpai allègrement sur la passerelle. Quand je vis la côte s'éloigner jusqu'à devenir une fine ligne de terre de plus en plus floue, je me sentis légère et débarrassée du poids de l'attraction terrestre bien qu'un peu nauséuse du fait du roulis. Appuyée au bastingage, j'étais fascinée par cette puissante sensation de liberté. La fluidité de l'eau s'infiltrait dans mon corps, mon cœur, mon esprit. L'aventure m'ouvrait ses bras bleutés, iodés, ondulants, mystérieux, festonnés de dentelle d'écume. Je me tournai vers l'horizon et savourai l'appel du grand large. J'imaginai ce qu'avaient ressenti les grands découvreurs, Christophe Colomb, Vasco de Gama : la sensation angoissante mais jubilatoire d'être portés par l'élément liquide au-dessus de gouffres insondables

Pascale C.

Soudain, la mer se leva brusquement et fit de plus en plus violemment tanguer et rouler notre navire. Nous étions environ cent-soixante à bord, plus les animaux dont nous nous nourrissions. Les éléments devinrent rapidement si impétueux que la coque se fendit, s'entrouvrit, puis se brisa sans que nous ne puissions l'empêcher.

Bientôt, du bois de toutes sortes, secoué par la tempête, ne constitua plus qu'un immense jeu de quilles géantes, qui, billots contre crânes, percutèrent et occirent la plupart d'entre nous, au point qu'à peine une douzaine d'entre nous restait en vie lorsque la mer abandonna sa colère.

Nous entreprîmes de rassembler ce qui flottait, poutres, cordages et restes de bastingage, et d'assembler tous ces débris pour en confectionner une sorte de vague plateforme flottante. Aucune jubilation ici, mais plutôt le sentiment d'un répit dans le désespoir qui nous avait gagnés.

Nous réalisâmes que, privés d'instruments de navigation, nous dériverions au gré des courants et des vents, sans que nous puissions influencer ; des derniers relevés cartographiques mémorisés par l'un d'entre nous, il ressortait que les terres les plus proches devaient être à plusieurs semaines de navigation... pour qui disposait de voiles !

La faim nous gagna rapidement. Nous rationnant, d'abord, nous ne tardâmes pas à nous disputer, puis nous battre, et plus tard nous résolûmes à tirer au sort celui, puis ceux d'entre nous qui abandonneraient aux autres de quoi se sustenter modestement un peu plus longtemps.

Je suis celui qui n'a jamais été choisi...

Un certain Géricault, peintre, me questionna plus tard sur ce qui était arrivé à notre navire, la Méduse.

Gilles D.

III – Au large : décrire la mer, ce qui est à voir dans le ciel, dans l'eau.

LOIN DU RIVAGE (épisode 2)

... Soudain, un choc me tire de ma torpeur. Aurais-je percuté quelque chose ? Et à quelques mètres de moi, tel un diable sautant de sa boîte, un énorme mammifère marin bondit hors de l'eau. En retombant, les vagues créées menacent de me faire chavirer. Je m'accroche à mon mat, hurle à l'animal de s'éloigner. Il s'approche sans faire de remous. Son petit œil rond m'observe. Je crois y lire autant de surprise qu'il doit en voir dans le mien.

Il s'approche encore ; je pourrais presque le toucher ! Je tends la main avec hésitation. Sa peau est luisante et froide, grasseuse. Il pousse un petit cri, semblable aux pleurs d'un enfant. Son corps glisse doucement le long de ma frêle embarcation. A-t-il compris ma fragilité ?

L'animal fait près de 10 mètres. Quand sa queue arrive à ma hauteur, je vois qu'un morceau de filet de pêche est coincé dans sa nageoire. Je parviens, après bien des efforts, à le lui retirer. Et me voilà désormais en possession de l'outil qui me permettra de pêcher et peut-être survivre dans cet environnement hostile.

Cet échange avec cet animal m'a bouleversé. Sait-il qu'il m'a sauvé la vie ? Dans un dernier plongeon, il s'éloigne. Je lui crie de toutes mes forces : « Adieu l'ami ! ».

La mer se referme sur ce long corps englouti. Plus une vague. Plus de vent. Je n'ai jamais autant espéré le ressac et les vagues.

Au lointain, j'aperçois une forme vague. Est-ce un rêve ? Ce navire me verra-t-il ? La mer ne m'a pas offert ce cadeau pour rien. Je vivrai !

Corinne D.

Me voilà, à la dérive complète, seule et abandonnée dans une petite barquette ridicule. Où est passé le paquebot avec tous ses passagers ? Rien, pas une trace sur l'océan et encore moins à l'horizon. De plus en plus, les vents commencent à enfler et de grosses vagues à se former. Que vais-je devenir ? Yo no Sé ! De toutes les façons, je n'ai pas de rame et pas de voile. Même pas un petit torchon pour faire office. La conclusion s'impose vite d'elle-même : Il n'y a rien à faire !

Juste se laisser porter par un océan que, j'espère, me trouvera sympathique et par conséquent, ne me maltraitera pas trop. En attendant, je m'accroche au bastingage de ma barquette et moi la mécréante, je commence à prier Dieu, Allah, Yahvé, Vishnou etc. Je fais bonne mesure ; tout le monde y passer sans exception. Une pensée spéciale pour Ste Rita, patronne des causes désespérées. Si pour une fois, elle voulait bien se mettre à la hauteur et faire quelque chose pour moi....ce ne serait pas de refus.

J'observe l'eau, vert profond vraiment pas attirante. Tout à coup un petit dauphin apparaît Il me regarde avec don œil plein de malice et son petit sourire moqueur. Gentil dauphin serais-tu missionné par Ste Rita ? Si oui, te serait-il possible de m'aider en poussant cette satanée barque vers des terres plus accueillantes ? Des oiseaux volètent dans le ciel. Normalement, c'est signe qu'une terre est proche. Alors Petit Dauphin, motive-toi. Et toi l'océan ferme tes écoutes et oublie que je claironnais sur tous les toits que je n'aime pas l'eau. Soutiens à fond ton petit copain le Dauphin et aide-le à me faire accoster au plus vite, si possible, sur une plage de sable fin. Ça serait super !

Et je t'assure que, dès à présent, je t'aimerais jusqu'à mon dernier souffle.....le plus lointain possible.

Murielle B.

Au large

Loin de la côte, l'âme voyageuse volait et virevoltait lorsqu'elle percuta en plein vol un oiseau qui dansait, faisant un pas de deux tout seul, en déployant ses ailes avec majesté, aérien et éthéré, léger et futile, imposant : un goéland. Un coup d'aile en pleine âme : de quoi tomber en pâme ! Ce coup d'aile en âme devint pamoison et Liberté naquit.

Savourant malicieusement Liberté, au goût délicieusement sucré, l'âme voyageuse errait alors sans vouloir regagner la côte aussitôt pour trouver le bon vent qui la conduirait à trouver un équilibre sucré sans être sirupeux ni mielleux : le dosage, un art.

L'âme voyageuse vole encore au large, elle cherche... la piste d'atterrissage. Aïe !

Muriel S.

La tempête

Les débuts de la navigation furent idylliques. Une douce brise nous accompagnait ; je profitais du soleil généreux, admirant la faune marine, notamment des dauphins qui nous accompagnaient régulièrement, et formaient un tableau édéniques avec les oiseaux marins aux grandes ailes blanches nous saluant de leurs vocalises.

Le deuxième jour, il s'avéra que nous avions été entraînés par certain courant sous-marin, irrésistiblement poussés par des vents contraires annonçant une tempête. Malmenés par la puissance des flots, nous tanguions de tous côtés. J'étais tétanisée par la hauteur des vagues, la force titanesque de l'eau en furie. La pluie nous fouettait rageusement, cinglant nos visages blêmis. De fantastiques coups de tonnerre en zébrures du ciel aveuglantes, le

spectacle était apocalyptique. Recroquevillée sur le bateau et déroutée par le grondement des eaux, un cri sortit de mon esprit pour mourir dans ma gorge.

J'invoquai le Ciel de nous soutenir dans notre combat face aux éléments qui se jouaient de nous, souhaitant de toute évidence nous anéantir. L'intervention du surnaturel me semblait nécessaire si nous voulions sauver notre peau.

J'apercevais des ombres circuler autour de l'embarcation ; étaient-ce des requins ? "Les dents de la mer" ; j'avais vu ce film terrifiant. Je scrutai l'eau tourbillonnante ; plus rien que de noirs remous. Puis, je crus percevoir des tentacules ; je hurlai... Jean-Yves, ses mains blanchies par le sel, tentait de me maintenir, me calmer. J'ouvris les yeux, lui dis que je l'aimais et sombrai dans l'inconscience...

Pascale C.

De ma dernière traversée, il me reste le souvenir étrange d'un compagnon de voyage occasionnel et imprévisible, incongru et inattendu, à la fois imposant et frêle, gauche et majestueux.

Nous étions largement engagés dans notre campagne de pêche, à la poursuite de bancs plutôt généreux de sardines et de maquereaux. Soucieux de tirer le maximum de cette providence halieutique, nous ne cessions de haler les filets et remplir les soutes, avec bien peu de répit de jour comme de nuit.

Soudain il se présenta sur le pont arrière, les yeux encore humides d'embruns, maladroitement posé sur le plat-bord.

Nous restâmes un instant interdits, étonnés de sa présence peu ordinaire et ébahis devant une telle majesté.

Il partit comme il était venu.

Plus tard il revint, s'attardant sur le pont, nous observant et hochant doucement la tête. Plusieurs fois encore, il arriva silencieusement, sans rien manifester d'autre que sa curiosité, apparemment.

Il était d'une beauté quasi-divine, d'une grâce légère, d'une blancheur insolente, et finalement, d'une discrétion remarquable.

Je l'aimais, cet albatros...

Gilles D.

IV – Narration de naufrage et échouage sur une île.

Soudain...

Soudain, la mer redevint calme. Ce qui ressemblait à un bout de terre apparut pour accrocher le regard : une île.

Une île pour rêver encore avant que d'y poser un pied.

Chaque île est un monde où se perdre. Un archipel mime les fragments de l'âme, parfois pétrifiés, parfois statufiés.

Chaque île est un monde où notre état d'âme se connecte à l'essentiel, à l'unité plurielle.

Chaque île est un monde où les caractères humains jouent la comédie sans spectateurs : solitaire ou connecté, calme ou agité, serein ou ténébreux.

Chaque île est un monde où le bonheur s'accoquine avec le bon heur entre le sac et le ressac des soubresauts de la mer, où le malheur s'accoquine avec le mal heur entre le tonnerre grondant et l'éclair déchirant la nuit, pour ouvrir un prochain jour apaisé des repentis passés.

Chaque île est un monde sans royaume parce que le royaume est ici.
Le royaume de l'ici et maintenant,
Le royaume du Un dans le Tout,
Le royaume du Tout dans le Un,
La royaume de l'instant présent.

Chaque île est un monde qui voit le soleil et la lune en union,
Chaque île est un monde qui crée le jour et la nuit,
Chaque île est un monde où se retrouver,
Chaque île est un monde qui est en nous,
Chaque île est un monde dans notre monde.

Muriel S.

Le naufrage

La tempête s'était quelque peu assoupie, me semblait-il, alors qu'il ne s'agissait que du calme avant la reprise du déchaînement. Nous entendîmes alors un sinistre craquement ; le mât de misaine venait de rompre ; les voiles déchirées pendaient tels des fantômes éplorés. Nous ne pouvions hisser la grand-voile qui aurait offert trop de prise au vent. Nos espoirs de survie semblaient s'amenuiser d'heure en heure. L'eau s'était engouffrée dans la partie habitable et, pour éviter de sombrer corps et biens, nous dûmes écoper avec la plus grande énergie. S'apercevant que la coque avait été fissurée, Jean-Yves m'expliqua que nous allions couler. Avec un sentiment de fatalité, nous mîmes le canot de sauvetage à la mer, et nous serrâmes dans ce frêle esquif.

Nous pagayions avec l'énergie du désespoir quand, du sommet d'une vague, s'offrit à notre vue une large bande sombre. "Terre" criai-je avant de remarquer de nombreux récifs acérés. Si nous étions projetés sur l'un d'eux, nous serions, à coup sûr, déchiquetés aussi bien que par des dents de requins. Profitant d'une accalmie, nous parvînmes à les contourner.

Le lendemain, une timide aurore éclairant une mer couleur acier nous trouva échoués sur le sable, exténués, vêtements en pièces. Un nouveau défi se présentait à nous, celui de la survie au long cours car il semblait bien que cette terre fût une île perdue dans l'immensité liquide, le plus proche continent si loin qu'y penser me donnait le vertige...

Pascale C.